

secrétaire du territoire du Dacotah, a été tué d'un coup de revolver, à Yankton, par un banquier nommé Wintermute. Voici les détails qui nous sont parvenus sur ce lugubre événement :

M. Wintermute et le général McCook avaient été candidats rivaux, il y a environ deux ans, pour le poste de secrétaire du Dacotah. L'emploi fut donné au général, et depuis cette époque ces deux personnages étaient restés ennemis déclarés.

Jeudi soir, entre 8 et 9 heures, ils étaient ensemble dans la salle de billard de l'hôtel Saint Charles, à Yankton. Une altercation s'éleva entre eux, on ne dit pas à quel sujet. Le banquier eut le tort de décocher une épithète insultante, et le général, qui était un homme de grande taille et doué d'une puissance musculaire dont il aimait à tirer vanité, eut le tort bien plus grave encore d'oublier qu'il était un "gentleman" et d'abuser de sa force corporelle en infligeant à M. Wintermute une brutale correction. Arraché tout moulu des mains de son antagoniste, le banquier lava son visage couvert de sang et sortit en murmurant, dit-on : "Si McCook peut me rosser, je peux tirer."

Un moment après le banquier revenait, armé d'un revolver, et se postait sur le seuil d'une salle de l'hôtel dans laquelle devait se réunir un meeting. Bientôt le général arrivait à son tour, pour assister au meeting. En l'apercevant Wintermute marcha à lui et lui tira presque à bout portant un coup de pistolet dans le sein gauche. McCook s'élança alors sur le banquier, le saisit à bras le corps et le jeta violemment sur le plancher. La lutte dura encore quelques secondes, pendant lesquelles le revolver de Wintermute partit trois fois, une balle effleurant une des personnes présentes.

Les combattants furent enfin séparés. Le général, porté dans sa chambre, expira le lendemain à 7 heures du matin sans avoir un seul instant perdu connaissance. Il était âgé de 39 ans et appartenait à une famille de l'Ohio bien connue sous le nom de les McCook batailleurs. Le corps placé dans un cercueil métallique, est parti en train spécial pour Cincinnati, vendredi à minuit, accompagné par le gouverneur Burbank, le maire Halsen et M. Burleigh. L'inhumation aura lieu dans le cimetière Spring Grove.

M. Wintermute a été provisoirement écrasé dans une chambre du Merchants' Hôtel, à Yankton, où la chronique ajoute qu'il s'est glorieusement enviré, car la mort du général a été un sujet de joie pour quelques personnes, qui se sont empêtrées d'envoyer au prisonnier des paniers de liqueurs fines avec leurs félicitations. Mais ce ne sont là que des exceptions en très petit nombre, le secrétaire du Dacotah ayant généralement laissé de vifs regrets parmi ceux qui le connaissaient.

Le surnom de "batailleurs" donné aux McCook, provient de ce que tous les membres de sa famille ont servi ou servent encore avec distinction dans l'armée des Etats-Unis. Le père du général était major et se nommait Daniel McCook. Il avait cinq fils, tous soldats, lors de la première bataille de Bull Run, dans laquelle l'un d'eux, Charles, fut mortellement blessé. Le père lui-même fut tué dans une rencontre avec les "raiders" de Morgan, près de Buffington. Deux autres de ses fils ont trouvé la mort dans les rangs de l'armée fédérale pendant la guerre civile.—*Courrier*.

On lit dans le *Canadien* :

BIS BELLEAU NO. 2.—Le grand nombre de vols commis depuis quelque temps à St. Roch et dans les autres parties de la ville a fait croire à l'existence d'une bande de voleurs organisée. Il ne se passait guère de matin sans qu'on eût à enregistrer quelques faits de cette nature et ces vols étaient presque toujours accompagnés d'effraction.

Dans la nuit d'hier, la police a fait une capture qui probablement jettera du jour sur l'affaire, quand l'enquête aura eu lieu; elle fera peut-être voir qu'une grande partie de ces vols sont dus à l'action isolée d'un seul, d'un second Bis Belleau.

Voici les faits:

Hier matin, entre deux et trois heures, deux des hommes de police en faction dans la Basse-Ville, le sergent Carolan et le constable Lecasse, aperçurent une lumière par un trou pratiqué dans la porte du magasin de M. Shaw. En jetant un coup d'œil par cette ouverture, ils virent un homme, une chandelle à la main et qui paraissait faire un choix des articles qui lui convenaient le plus.

Alors, il n'y avait plus de doute pour eux; c'était un voleur. Ce trou paraissait avoir été fait avec un instrument tranchant et était assez grand pour permettre d'y passer le bras et d'atteindre la serrure ou le verrou de la porte.

Il y aurait eu danger à ouvrir de suite la porte pour saisir le voleur dans le magasin, car vraisemblablement il était armé et il se serait mis en défense. Les hommes de police eurent recours à un stratagème qui leur a réussi parfaitement sans s'exposer à aucun danger. L'un se plaça en embuscade près de la porte, pendant que l'autre alla clancher la porte de derrière pour mettre le voleur en fuite. En effet, aussitôt qu'il entendit du bruit, il voulut fuir, mais il fut saisi à sa sortie et se trouva étreint dans les bras robustes de celui qui était au guet, homme d'une taille colossale, qui le serrà de manière à ne lui permettre aucun mouvement.

Lui ôter ses armes et lui mettre les menottes, fut l'affaire d'un instant. On trouva sur lui trois revolvers, une montre et une chaîne en or et autres objets qui ont été reconnus en cour par des personnes de St. Roch que Bis No. 2 avait dévalisées, il y a quelques jours.

La montre était la propriété de M. Brunet, de St. Roch, et la chaîne appartenait à M. Hochu, pâtissier à Lévis. Comme on le voit, Michaud exerçait son industrie à Lévis comme à Québec.

Parmi les vols qu'on lui attribue et que nous avons rapportés dans le temps, se trouve un de ses faits que nous n'avons pas signalé. Dans la nuit de vendredi à samedi, Mme Marchand, demeurant rue du Pont, aperçut soudain dans sa chambre à coucher, à la clarté d'une lampe, un homme avec la face barbouillée de noir. A son premier cri, son mari s'éveilla et se leva, mais le voleur avait eu le temps de prendre la fuite et d'échapper. Cependant il avait déjà eu le temps d'empocher plusieurs petits articles qui se trouvaient à sa portée.

Quelques instants auparavant il avait fait sans succès une tentative pour entrer dans le magasin de M. Fon-

taine, sur la rue St. François, en pratiquant un trou dans la porte au moyen d'une gouge.

C'est aussi avec une gouge que la porte de M. Shaw a été percée et cet instrument accompagné de vrilles, de limes, ciseaux etc., ont été exhibés en cour hier matin.

L'enquête devant le juge de police a été remise à demain, pour permettre aux détectives de faire de nouvelles découvertes sur les faits de ce digne émule de Bis Belleau.

Le panneau de la porte de M. Shaw où le trou avait été pratiqué a été apporté en cour hier matin et le chef de police le montrant au prisonnier lui demanda si c'était bien là la porte qu'il avait brisée la nuit précédente. Après l'avoir examiné un instant il répondit affirmativement.

Le nom de ce malheureux est Joseph Michaud. Il est natif de Ste. Anne de la Pocatière. Il a été commis, ces années dernières, dans deux magasins différents, à St. Roch, et ses patrons comptent au nombre de ceux qui ont eu l'honneur de recevoir de ses visites nocturnes. Il a aussi demeuré aux Etats-Unis et c'est peut-être là qu'il a fait son apprentissage comme voleur. Il est âgé de 25 à 30 ans, est de taille moyenne et n'a rien dans son extérieur qui peut fixer l'attention quand on le rencontre. On ne lui connaît pas de résidence fixe, mais on pense que la police va réussir à découvrir le lieu où il déposait le produit de ces vols.

On se rappelle qu'il y a quelques semaines, un voleur s'est introduit de nuit chez M. Reid, à Mont-Plaisant, et qu'après une lutte avec M. Reid, il a pu s'échapper, en laissant sur le terrain son chapeau et ses bottes. Hier, on lui a fait mettre ses chaussures là qui lui ont fait parfaitement.

VARIÉTÉS.

Un mélocoin de campagne allait faire une visite à un malade au village voisin; il avait pris son fusil pour chasser en route; un paysan le rencontra et lui demanda où il va ?

— Visiter un malade.

— Auriez-vous peur de le manquer, que vous y aller avec des armes ?

Un jeune matelot était sur le point de s'embarquer.

— Comment, lui dit un philosophe, osez-vous vous aventurer sur une mer où votre père, votre grand-père et tous les vôtres ont péri ?

— Où donc sont morts vos aieux, demanda le matelot.

— Dans leur lit, pardieu !

— Et vous osez encore vous coucher ?

— Je vous présente, disait M. C*** à l'archevêque de X***, mon ami Alfred G***, un organiste de beaucoup d'avenir et qui compose de la musique sacrée.

— Monseigneur, reprit Alfred G***, mon ami oublie de vous dire une chose.

— Et laquelle ?

— C'est qu'il a l'habitude de toujours mettre la charrue avant les bœufs.

DUEL ÉMOUVANT.

LES FRANÇAIS VENGÉS PAR LES BELGES.

Il y avait foule un dimanche à l'établissement connu sous le nom de *Café Vénitien*, à Liège. La foule était si grande que le service laissait à désirer. Parmi les consommateurs qui ne parvenaient pas à se faire servir et qui s'en plaignaient, se trouvaient deux étrangers à l'accent allemand très prononcé et à la tournure militaire, qui qu'ils portassent des vêtements bourgeois.

Fatigué d'appeler inutilement le garçon, l'un deux éleva la voix, s'écria :

— Il n'y a donc pas d'officiers français ici? nous nous ferions servir par eux.

Comme il venait de dire ces mots et tandis qu'il prononçait un regard satisfait sur l'assistance pour juger de l'effet qu'il avait produit, un officier belge, du régiment des guides, se leva et s'approcha de lui. Disons en passant que, depuis les derniers troubles de Seraing, commentés par l'Internationale, il y a un escadron de guides en garnison à Liège.

— Monsieur, dit l'officier à l'étranger, vous venez de prononcer une parole grossièrement offensante pour les officiers de l'armée française. Il n'y a pas d'officier français ici, mais il y a moi et mes amis, qui sommes officiers belges. Quand on a l'honneur de porter l'épaulette, on est solidaire, quelle que soit la nationalité. Je relève donc pour mon compte l'insulte que vous venez d'adresser aux officiers français, et vous m'en rendrez raison. Voici ma carte.

En même temps, les deux autres autres officiers belges s'approchaient et invitaient le compagnon de l'étranger provoqué à choisir entre eux deux un adversaire.

Les deux étrangers étaient des officiers prussiens de la garnison d'Aix-la-Chapelle.

L'officier belge qui avait remis sa carte au premier, le baron O'S... s'est battu, quelques heures après, dans l'île de Meuse. L'arme choisie était le pistolet. Les deux adversaires ont tiré en même temps. L'officier belge n'a pas été touché; mais le Prussien, atteint en pleine poitrine, est tombé raide mort.

Le commandant qui a tué en duel l'officier prussien se nomme M. O'Sullivan.

M. O'Sullivan, major aux guides, en garnison à Liège, est d'origine irlandaise.

Un grand nombre d'officiers français ont envoyé leur carte au commandant belge par sympathie pour sa courageuse intervention. Dans plusieurs régiments, il est question d'offrir un cadeau à M. O'Sullivan, comme témoignage de l'estime et de la gratitude des officiers français.

UN SOUVENIR.

M. le comte de Rochefort, dans la *République française*, raconte qu'en 1815, au café Véry, son père et deux autres

officiers étaient attablés près de trois Allemands qui demandèrent qu'on leur servît un punch dans un vase où des Français n'auraient pas bu. Les militaires français irrités firent apporter un vase devinez quoi, et, malgré leur protestation, les Prussiens firent brûler le punch dans ce vase et le burent. Le lendemain il y eut trois duels dans les fossés de Vincennes. Sur les trois Prussiens, un fut tué et les autres blessés grièvement. Quant aux officiers français, ils furent blessés tous les trois, mais ils guérissent.

NOUVELLES ET RUMEURS.

JEAN PIQUE-FAUX.

Le *National* annonce que M. l'abbé Pelletier et M. le juge Routhier sont les auteurs des caricatures qui ont été publiées dans le *Courrier du Canada* sous le nom de Jean Piquefort.

Nous espérons que les jugements du nouveau juge vaudront mieux que ses critiques, qu'il aura assez de force pour triompher de ses susceptibilités littéraires.

C'est tout ce que nous jugeons à propos de répondre à la diatribe malicieuse qu'il a lancée contre nous, dans un moment de mauvaise humeur, pour nous punir d'avoir dit que Fréchette faisait mieux les vers que lui; c'est pourtant bien vrai.

Quelques personnes ne sachant pas que Piquefaux nous avait injurié, ont cru que nous l'avions attaqué pour défendre les opinions de M. Dessaulles, et le fait est que notre agresseur avait eu l'honnêteté de faire croire cela.

Dès le printemps dernier, nous avions remarqué qu'il n'écrivait que pour se venger de tous ceux qui avaient eu le malheur de blesser son amour-propre. Ses critiques de l'abbé Casgrain, du Dr. Larue et de plusieurs autres écrivains de mérite étaient aussi erronées que malicieuses. Il a voulu compléter l'œuvre de ses vengeances en disant contre nous tout ce qui lui est passé par la tête, sans croire un mot de ce qu'il disait, nous en sommes sûr. Il y aurait des choses plaisantes à dire, si nous voulions suivre notre adversaire sur le terrain des personnalités, mais quoique nous n'ayons pas autant de principes que lui, nous en avons assez, cependant, pour nous élever au-dessus de ces misères.

"LE BULLETIN DE L'UNION-ALLET."

Tel est le nom d'un nouveau journal fondé par l'Union-Allet à Montréal, dans un but essentiellement religieux. Ce sera un journal de Zouaves, et il ne peut manquer d'être intéressant.

L'abonnement n'est que d'une piastre par année, et le numéro contient une trentaine de pages; il doit être soldé,—et toutes communications doivent être adressées—à M. le secrétaire de l'Union-Allet, au Casino de Montréal.

ELECTIONS DE L'ILE DU PRINCE-EDOUARD.

L'île du Prince-Edouard a fait ses premières élections comme province de la Confédération. Les candidats élus sont :

Prince.—MM. J. C. Pope et James Yeo;

Queen.—MM. Lair et Sinclair;

King.—MM. D. Davies et A. C. MacDonald.

MM. Lair, Sinclair, Yeo et Davies sont en opposition au gouvernement local; mais on croit qu'ils supportent le ministère fédéral à l'exception de MM. Lair et Sinclair.

L. O. DAVID.

Chacun se sert ou devrait se servir des Pilules du Dr. Colby.

NOS GRAVURES.

GEO. W. M'MULLEN.

Nos lecteurs seront curieux de voir le portrait d'un homme qui fait beaucoup de bruit en ce moment.

McMullen n'est âgé que de trente ans; son nom a déjà été mêlé à des spéculations considérables; il est considéré comme un homme intelligent et habile.

UN CROQUIS PRÉS DU TERRAIN DE L'EXPOSITION.

Les alentours de la montagne de Montréal, abondent en points de vue pittoresques. En se dirigeant du terrain de l'exposition vers la ville, on contemple un magnifique panorama. Du pied de la montagne où on passe, on découvre tout Montréal, le fleuve, et au-delà les montagnes de Belœil, de Rougemont et une grande partie de la plaine comprise entre le St. Laurent et le Richelieu.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE.

Cette gravure ne demande pas d'explications, chaque scène parle assez par elle-même.

L'ouverture de la chasse en France et en Angleterre est une grande affaire, un des événements les plus agréables à une foule de gens, dont la chasse est la seule occupation et le principal amusement.

TISSERAND JAPONAIS.

On a beaucoup remarqué à l'exposition de Vienne, le tisserand japonais, monté sur son appareil; on a pris plaisir à le voir fabriquer ces tissus tant recherchés aujourd'hui en Europe.

L'ÉCOLE SUEDOISE.

Les Suédois ont voulu faire admirer à l'Exposition de Vienne le plan de l'une de leurs principales écoles. Les Suédois sont fiers de leurs écoles et ils ont droit de l'être; on rend partout hommage aux efforts que le gouvernement a faits pour donner à la Suède une bonne éducation.